

« Charlevoix »

[s.a.]

Études françaises, vol. 4, n° 3, 1968, p. 305-316.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036336ar>

DOI: 10.7202/036336ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

CHARLEVOIX

Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1682-1761), jésuite, a fait la synthèse de tous les écrits précédents, et est ainsi devenu l'historien le plus complet des possessions françaises en Amérique. Il avait séjourné cinq ans à Québec; il y revient, pour visiter l'ensemble des lieux dont il parlera; son voyage, qu'il raconte sous forme épistolaire, à la suite de son *Histoire de la Nouvelle-France*, mériterait une réédition, car, s'il n'a rien découvert, il est le seul à nous avoir laissé la description d'un itinéraire à travers tout le continent, du Saint-Laurent aux Grands Lacs, au Mississippi, à la Nouvelle-Orléans, et jusqu'à la Mobile et au Cap Français de Saint-Domingue où son navire touche au retour. Il a lu énormément, et avec discernement. Pour l'*Histoire de l'Île espagnole ou de Saint-Domingue* (1733), son second ouvrage après une *Histoire du Japon*, il se base sur les manuscrits d'un autre jésuite, le P. Jean-Baptiste Le Pers, mais il les vérifie et les complète aux Archives de la Marine; pour l'*Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (1744), qui suivra, il se propose de « ne rien omettre de ce qu'on a pu voir avec plaisir dans les Histoires, dans les Relations et dans les Journaux qui en ont traité, après avoir démêlé le vrai d'avec le faux ». Il conçoit d'ailleurs la Nouvelle-France et la Louisiane comme un tout qu'on ne peut dissocier dans un exposé sans mutilations ou sans redites. Chateaubriand, qui le cite souvent, lui doit beaucoup, non seulement dans le détail mais au fond, y compris le voyage de Chaetas à Paris et l'installation de René parmi les Sauvages. D'après lui, la France est de toutes les nations « la seule qui ait eu le secret de gagner l'affection des Américains »¹ — entendons par ce mot les Sauvages — car son but a été l'apostolat, non l'enrichissement, un apostolat qui suppose de la sympathie. Charlevoix figure ainsi parmi les théoriciens du primitivisme, et Rousseau de son côté a pu s'inspirer de ce qu'il dit du bonheur des Sauvages, de leur horreur du despotisme, et de leur éducation: « Les enfants des sauvages au sortir du berceau ne sont gênés en aucune manière, et dès qu'ils peuvent se rouler sur les pieds et sur les mains, on les laisse aller où ils veulent tout nus dans l'eau, dans les bois, dans la boue, et dans la neige, ce qui leur fait un corps robuste, leur donne une grande souplesse dans les membres, les endureit contre les rigueurs de l'air »; mais l'éloge s'arrête là, car ce régime, ajoute-t-il, leur

1. *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, Paris, Giffart, 1744, t. I, p. VIII.

cause « des faiblesses d'estomac et de poitrine, qui les ruinent de bonne heure » 2. Il loue aussi leur bravoure et leur stoïcisme: nous reproduisons le passage qu'il leur consacre, et celui où, montrant l'attrait de la vie sauvage sur les Européens, il fournit à l'auteur des *Natchez* une esquisse des sentiments qu'il y prête à René.

Stoïcisme des Sauvages

Dès qu'un Prisonnier est adopté, on le conduit à la Cabanne, où il doit être, & on commence par lui ôter ses liens. On fait ensuite chauffer de l'eau pour le laver: on panse ses playes, s'il en a, & fussent-elles toutes pleines de Vers, il est bientôt guéri: on n'omet rien pour lui faire oublier les maux, qu'il a soufferts, on lui donne à manger, on l'habille proprement. En un mot on ne feroit pas plus pour l'Enfant de la Maison, ni pour celui, qu'il *résuscite*, c'est ainsi qu'on s'exprime. Quelques jours après on fait un festin, pendant lequel on lui donne solennellement le nom de celui, qu'il remplace, & dont, non-seulement il a dès-lors tous les droits, mais il contracte aussi toutes les obligations.

Parmi les Hurons & les Iroquois ceux, qui sont destinés au feu, quelquefois ne sont pas bien moins traités d'abord, & même jusqu'au moment de l'exécution, que ceux, qui ont été adoptés. Il semble que ce soit des victimes, qu'on engraisse pour le Sacrifice, & ils sont effectivement immolés au Dieu de la Guerre: la seule difference, qu'on met entr'eux & les autres, c'est qu'on leur noircit entierement le visage. A cela près, on leur fait la meilleure chere, qu'il est possible; on ne leur parle qu'avec amitié; on leur donne les noms de Fils, de Freres, ou de Neveux, suivant la Personne, dont ils doivent par leur mort apaiser les mânes: on leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur servir comme de Femmes pendant tout le tems, qu'il leur reste à vivre. Mais lorsqu'ils sont instruits de leur sort, il les faut bien garder, si on ne veut pas qu'ils s'échapent. Aussi le leur cache-t'on souvent.

2. *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, t. I, p. 36.

Quand ils ont été livrés à une Femme, au moment qu'on l'avertit que tout est prêt pour l'exécution, ce n'est plus une Mere, c'est une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de la rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui, qu'elle veut venger. « Approche, lui dit-elle, tu vas être apaisée; je te prépare un Festin, bois à longs traits de ce bouillon, qui va être versé pour toi; reçois le sacrifice, que je te fais, en immolant ce Guerrier: il sera brûlé & mis dans la Chaudiere; on lui appliquera les Haches ardentes; on lui enlèvera la Chevelure; on boira dans son crâne; ne fais donc plus de plaintes; tu seras parfaitement satisfaite ». Cette formule, qui est proprement la Sentence de mort, varie beaucoup pour les termes, mais quant à la substance, elle est à peu près toujours la même. Un Crieur fait ensuite sortir le Captif de la Cabanne, déclare à haute voix les intentions de celui ou de celle, à qui il appartenait, & finit par exhorter les Jeunes Gens à bien faire. Un autre survient, qui adresse la parole au Patient, & lui dit: *Mon Frere, prends courage, tu vas être brûlé,* & il répond froidement: *cela est bien, je te remercie.* Il se fait aussi-tôt un cri dans tout le Village, & le Prisonnier est conduit au lieu destiné à son supplice.

Ordinairement on le lie à un Poteau par les deux mains & par les pieds, mais de maniere, qu'il puisse aisément tourner tout autour. Quelquefois néanmoins, quand l'exécution se fait dans une Cabanne, d'où il n'y a pas de danger qu'il se sauve, on ne le lie point, & on le laisse courir d'un bout à l'autre. Avant que l'on commence à le brûler, il chante pour la dernière fois sa chanson de mort, puis il fait le récit de ses prouesses, & presque toujours de la maniere la plus insultante pour ceux, qu'il aperçoit autour de lui. Il les exhorte ensuite à ne le pas épargner, & à se souvenir qu'il est Homme, & Guerrier. Je suis bien trompé au reste, ou ce qui doit le plus étonner dans ces scenes tragiques & barbares, n'est pas qu'un Patient chante à pleine tête, qu'il insulte & qu'il défie ses Bourreaux, comme ils font ordinairement tous jusqu'au dernier soupir; car il y a là une fierté, qui élève l'esprit, qui le transporte, qui le distrait un peu de la pensée de ce qu'il souffre, & qui l'em-

pêche même de marquer trop de sensibilité. D'ailleurs les mouvements, qu'ils se donnent, font diversion, émoussent le sentiment, produisent le même effet, & quelque chose de plus, que les cris & les larmes. Enfin on sçait qu'il n'y a point de grace à espérer, & le désespoir donne des forces, & inspire de la hardiesse.

Cette espèce d'insensibilité n'est pourtant pas aussi universelle, que bien des gens l'ont cru. Il n'est point rare de voir pousser à ces Misérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs; mais qui n'ont d'autre effet, que de réjouir les Acteurs & les Assistans. Quant à ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité, dont on n'auroit jamais cru que des Hommes fussent capables, je crois qu'ils y sont parvenus par degrés, que l'usage les y a accoutumés insensiblement; que l'envie de voir faire une lâcheté à son Ennemi, les insultes, que les Patients ne cessent point de faire à leurs Bourreaux, le désir de la vengeance, qui est la passion dominante de ces Peuples, & qu'ils ne croient pas suffisamment assouvie, tandis que le courage de ceux, qui en sont l'objet, n'est point abbatu; la superstition enfin, y entrent pour beaucoup: car quels excès n'enfante point un faux zèle guidé par tant de passions.

(Histoire et description générale de la Nouvelle-France, Paris, Giffart, 1744, t. II, p. 246-248.)

Évasion du Père Jogues

Après une première captivité chez les Iroquois, le P. Jogues s'évade, grâce à l'aide de Hollandais établis dans une habitation voisine.

Un peu avant le jour un Valet de l'Habitation entra par une porte, que les Sauvages n'avoient point aperçue; le Pere, qui s'éveilla, ou qui ne dormoit plus, fit signe à cet Homme d'arrêter les Chiens, se leva doucement, sortit avec lui, & gagna le bord de la Mer. Arrivé à la Chaloupe, il la trouva sans aucun Matelot, & tellement échouée, qu'il lui fut impossible de la remettre à flot. Il s'approche le

plus près qu'il peut du Vaisseau, & crie qu'on lui envoie quelqu'un ; personne ne répond ; il retourne à la Chaloupe, conjure le Seigneur de redoubler ses forces, si sa volonté est qu'il échappe des mains des Iroquois ; il fait de nouveaux efforts, met enfin la Chaloupe à l'eau, & gagne le Navire.

On l'y reçut bien, on le descendit à fond de calle, & on mit un coffre sur l'écoutille, afin que, si les Sauvages venoient le redemander, on pût leur laisser la liberté de chercher par tout, sans craindre qu'ils le trouvassent. Il fut deux fois vint quatre heures dans cette espece de cachot, sans voir le jour, & il pensa y étouffer. Au bout de ce tems-là on vint lui dire que les Iroquois le redemandoient avec de grandes menaces, & la maniere, dont on lui parla, lui fit juger qu'on ne vouloit pas se faire des affaires avec eux : il répondit comme Jonas, *Puisque cette tempête s'est élevée à mon sujet, jettez-moi à la Mer*. On lui dit ensuite que le Commandant souhaittoit de lui parler, & le prioit de se rendre chez lui : il ne repliqua rien, & malgré les Matelots, qui vouloient le retenir de force, il descendit dans la Chaloupe, & se laissa conduire à l'Habitation.

Le Commandant lui protesta qu'il seroit en sûreté dans sa maison, & ajoûta que tout le monde avoit été d'avis dans l'Habitation qu'il sortît du Navire, lequel étoit sur le point de faire voile, afin que sur l'assurance, qu'on donneroit aux Sauvages qu'il n'étoit point parti, on pût négocier avec eux plus amialement. Le Pere comprit tout le danger, où il étoit ; mais il ne dépendoit pas de lui de s'en tirer ; il répondit à l'Officier qu'il feroit de lui tout ce qu'il voudroit. Au bout de quinze jours, c'est-à-dire, vers la mi-Septembre, plusieurs Sauvages arriverent du Village, où il avoit été Esclave, & parurent resolués de contraindre les Hollandois à le leur remettre.

Le Commandant fut fort embarrassé ; il n'étoit pas en état de résister à ces Barbares, s'ils entreprenoient de lui faire violence : il leur offrit de racheter leur Prisonnier, & il vint enfin à bout de leur faire accepter quelques présens. Il envoya ensuite le P. Jogues à Manhatte, où on l'embarqua dans un Bâtiment de cinquante Tonneaux, qui appareilla le cinquième de Novembre pour la Hollande. La traversée fut

heureuse; mais un coup de vent, qui survint, lorsque le Navire étoit sur le point d'entrer dans la Manche, obligea le Patron de relâcher à Falmuth en Angleterre. A peine eut-il jetté l'ancre, que tous les Matelots descendirent à terre, ne laissant qu'un seul Homme, à la garde du Bâtiment. Sur le soir des Voleurs vinrent à bord, y prirent tout ce qui pouvoit les accommoder, & mirent le P. Jogues presque tout nud.

Il seroit mort de faim & de froid, si un Navire François n'étoit venu par hazard mouïller dans ce même Port. Le Capitaine ayant été averti de l'état, où se trouvoit le P. Jogues, le secourut à propos. La veille de Noël le Pere eut avis qu'une Barque, chargée de charbon de terre, alloit partir pour la Bretagne, il y fit demander le passage, qui lui fut accordé de bonne grace, & il débarqua en habit de Matelot entre Brest & S. Paul de Leon. Le cinquième de Janvier il parut dans le même équipage à la porte du College de Rennes, & demanda à parler au P. Recteur, à qui, disoit-il, il vouloit apprendre des nouvelles du P. Jogues. Le P. Recteur descendit sur le champ, & le prétendu Matelot, sans lui dire une parole, lui remit une Patente, que le Gouverneur de Manhatte lui avoit donnée, à dessein qu'on lui fournît en Hollande tout ce dont il auroit besoin pour se rendre en France.

Le Recteur, avant que de lire cet Ecrit, lui demanda ce qu'étoit devenu le P. Jogues? Le Saint Homme le regarda en souriant. Le Recteur le reconnut, se jeta à son cou, le baigna de ses larmes, & demeura tellement saisi, qu'il le tint lontems embrassé, sans pouvoir lui parler. Le Serviteur de Dieu resta peu de jours à Rennes, & en partit pour Paris, où l'on sçavoit déjà son évasion, & où il étoit attendu avec impatience. La Reine Mere le voulut voir, & lui fit un accueil digne de sa piété. Le Pape, à qui il demanda la permission de célébrer les divins Mysteres avec ses mains mutilées, répondit qu'il ne seroit pas juste de refuser à un Martyr de JESUS-CHRIST, de boire le Sang de JESUS-CHRIST, *Indignum esset Christi Martyrum Christi non bibere Sanguinem.*

Il faut avoüer que ce S^t. Missionnaire se trouvoit alors

dans une situation bien délicate pour une vertu, qui n'aurait pas été aussi solide que la sienne. Rien n'est plus capable de séduire un cœur, où il resteroit une étincelle d'ambition & d'amour propre, que de se voir honoré à si juste titre, comme un Saint, qui a fait & souffert ce qui paroît passer les forces de l'Humanité. Mais le P. Jogues instruit que Dieu est jaloux, non-seulement de la gloire, qui émane de sa propre excellence, mais encore de celle, qu'il tire de nos vertus, dont nous sommes redevables à sa Grace, n'avoit garde de s'exposer à perdre le fruit de ses travaux & de ses souffrances par le moindre retour sur lui-même. Jamais Homme ne fut mieux fondé en humilité; elle fit toujours son caractère propre, ainsi il étoit bien éloigné de croire qu'il eût jamais rien fait, dont le Ciel dût lui tenir compte.

Il ne fut pas seulement tenté de rester en France, où il ne recevoit que des applaudissemens, & il n'y demeura en effet que jusqu'au départ des premiers Vaisseaux, qui firent voile pour Quebec. Il trouva les affaires de la Nouvelle France dans un état bien triste. Ses chers Hurons étoient de toute part en proie aux Iroquois, & depuis quelque tems on ne recevoit plus à Quebec aucune nouvelle de leur Pays, qui n'annonçât ou la défaite d'un Parti, ou la destruction d'une Bourgade. Le nombre des Chrétiens y croissoit néanmoins tous les jours, & leur Foi se fortifioit dans ces mêmes adversités, qui avoient si lontems retardé leur conversion.

Ces tems d'orage & de persécution ont été dans toutes les Eglises naissantes des tems d'abondance en toute sorte de bénédictions celestes, & n'ont jamais manqué d'être féconds en bons Chrétiens. Le Canada jusqu'à la fin du siècle passé a été une preuve bien sensible de cette vérité, & nous en avons vû plusieurs illustres témoins. J'ai même eu le bonheur de vivre avec quelques-uns de ceux, qui ont été Acteurs sur ce sanglant Théâtre, & qui pouvoient, comme S. Paul, montrer sur leur chair les stigmates de JESUS-CHRIST; mais non-seulement les Apôtres de la Nouvelle France n'étoient pas indignes d'être mis en parallèle avec les Fondateurs des plus belles Eglises, quelques-uns de leurs Néophytes ont rappelé les plus beaux jours de l'Eglise

Primitive ; & je croirois manquer à la fidélité de l'Histoire, si par déference pour ce qu'on appelle aujourd'hui le goût du siècle, je passois sous silence ce que je trouve en ce genre dans les Annales du Canada de plus merveilleux, & de plus capable de glorifier celui, qui du centre de la Barbarie a su tirer de véritables Enfants d'Abraham.

Dans le tems même que Dieu sembloit avoir abandonné les Hurons au fer & au feu des Iroquois, on n'entroit dans aucune de leurs Bourgades, qu'on n'y rencontrât quelques-unes de ces ames choisies, que la Grace élève au-dessus de l'Homme, pour confondre ceux, que leurs passions rabais-sent au-dessous de la bête. L'Esprit Apostolique en animoit plusieurs : il y en eut trois, qui entreprirent de prêcher l'Evangile à la Nation Neutre, où les Missionnaires, à cause de leur petit nombre, ne pouvoient pas faire un long séjour, & le Seigneur y bénit leur zèle au-delà de leurs esperances. Aussi à cette éloquence vive & pathétique, qui est naturelle à ce Peuple, ils joignoient la force de l'exemple, toujours plus persuasif, que les plus éloquens discours.

(Histoire et description générale de la Nouvelle-France, Paris, Giffart, 1744, t. I, p. 249-252.)

Bonheur des Sauvages

Il faut avouer que du premier coup d'œil la vie qu'ils mènent, paroît bien dure, mais outre qu'en cela rien ne fait peine, que par comparaison, & que l'habitude est une seconde nature, la liberté dont ils jouissent, est pour eux un grand dédommagement des commodités, dont ils sont privés. Ce que nous voyons tous les jours dans quelques Mandians de profession, & dans plusieurs personnes de la Campagne, nous fournit une preuve sensible, qu'on peut être heureux dans le sein même de l'indigence. Or les Sauvages le sont encore plus réellement ; premierement, parce qu'ils croient l'être ; en second lieu, parce qu'ils sont dans la possession paisible du plus précieux de tous les dons de la Nature ; enfin parce qu'ils ignorent parfai-

tement, & n'ont pas même envie de connoître ces faux biens, que nous estimons tant, que nous achetons au prix des véritables, & que nous goûtons si peu.

Effectivement en quoi ils sont plus estimables, & doivent être regardés comme de vrais Philosophes, c'est que la vûe de nos commodités, de nos richesses, de nos magnificences, les ont peu touchés, & qu'ils se sçavent bon gré de pouvoir s'en passer. Des Iroquois, qui en 1666 allèrent à Paris, & à qui on fit voir toutes les Maisons Royales, & toutes les beautés de cette grande Ville, n'y admirèrent rien, & auroient préféré leurs Villages à la Capitale du plus florissant Royaume de l'Europe, s'ils n'avoient pas vû la ruë de la Huchette, où les Boutiques des Rotisseurs, qu'ils trouvoient toujours garnies de Viandes de toutes les sortes, les charmerent beaucoup.

On ne peut pas même dire qu'ils ne sont enchantés de leur façon de vivre, que parce qu'ils ne connoissent point la douceur de la nôtre. Des François en assez grand nombre ont vécu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs n'ont jamais pû gagner sur eux, quoiqu'ils pussent être fort à leur aise dans la Colonie, d'y revenir; au contraire, il n'a pas été possible à un seul Sauvage de se faire à notre maniere de vivre. On a pris de leurs Enfans au maillot, on les a élevés avec beaucoup de soin; on n'a rien omis pour leur ôter la connoissance de ce qui se passoit chez leurs Parens: toutes ces précautions ont été inutiles, la force du sang l'a emporté sur l'éducation: dès qu'ils se sont vûs en liberté, ils ont mis leurs habits en pieces, & sont allés au travers des Bois chercher leurs Compatriotes, dont la vie leur a paru plus agréable, que celle, qu'ils avoient menée chez nous.

Un Iroquois, nommé *la Plaque*, celui-là même, dont je vous ai dit, Madame, qu'en sauvant la vie à son Pere dans un combat, il s'étoit cru dégagé de tout ce qu'il lui devoit, a vécu plusieurs années avec les François; on l'a même fait Lieutenant dans nos Troupes, pour le fixer, parce que c'étoit un très-brave Homme. Il n'a pû y tenir, il est retourné dans sa Nation, n'emportant de chez nous que nos vices, & n'ayant corrigé aucun de ceux, qu'il y avoit apportés.

Il aimoit éperduëment les Femmes, il étoit bien fait, sa valeur & ses belles actions lui donnoient un grand relief, il avoit beaucoup d'esprit, & des manieres fort aimables; il fit bien des infidelles, & ses désordres allerent si loin, qu'on délibéra dans le Conseil de son Canton, si on ne s'en déféroit pas. Il fut néanmoins conclu à la pluralité des voix qu'on le laisseroit vivre, parce qu'étant extrêmement courageux, il peupleroit le Pays de bons Guerriers.

Le soin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont encore au berceau, est au-dessus de toute expression, & fait voir bien sensiblement que nous gâtons souvent tout, par les réflexions, que nous ajoûtons à ce que nous inspire la Nature. Elles ne les quittent jamais, elles les portent partout avec elles, & lorsqu'elles semblent succomber sous le poids, dont elles se chargent, le berceau de leur Enfant n'est compté pour rien: on diroit même que ce surcroît de fardeau est un adoucissement, qui rend le reste plus léger.

Rien n'est plus propre que ces berceaux, l'Enfant y est commodément & mollement couché: mais il n'est bandé que jusqu'à la ceinture: de sorte que quand le berceau est droit, ces petites Créatures ont la tête & la moitié du corps pendant; on s'imagineroit en Europe, qu'un Enfant, qu'on laisseroit en cet état, deviendrait tout contrefait, mais il en arrive tout le contraire, cela leur rend le corps souple, & ils sont en effet tous d'une taille & d'un port, que les mieux faits parmi nous envierient. Que pouvons-nous opposer à une expérience si générale? Mais ce que je vais dire, n'est pas aussi aisé à justifier.

Il y a dans ce Continent des Nations, qu'on nomme *Têtes plates*, & qui ont en effet le front fort aplati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'est point l'ouvrage de la Nature, ce sont les Meres, qui la donnent à leurs Enfans, dès qu'ils sont nés. Pour cela elles leur appliquent sur le front, & sur le derriere de la tête deux masses d'argile, ou de quelqu'autre matiere pesante, qu'elles serrent peu à peu, jusqu'à ce que le crâne ait pris la forme, qu'elles veulent lui donner. Il paroît que cette opération fait beaucoup souffrir ces Enfans, à qui on voit

sortir par les narines une matiere blanchâtre assez épaisse ; mais ni ces accidens, ni les cris que font ces petits Innocens, n'allarment point leurs Meres, jalouses de leur procurer une bonne grace, dont elles ne conçoivent pas qu'on puisse se passer. C'est tout le contraire parmi certains Algonquins, que nous avons nommés *Têtes de Boule*, et dont je vous ai déjà parlé, car ils font consister la beauté à avoir la tête parfaitement ronde, & les Meres s'y prennent aussi de très-bonne heure, pour donner cette figure à leurs Enfans.

Je voulois, Madame, profiter du loisir que j'ai ici, & qui sera peut-être plus long, que je ne le voudrois, pour finir tout ce que j'ai à vous dire sur cette matiere, mais quelques embarras, qui me sont survenus, & le départ prochain d'un Voyageur, qui s'en retourne dans la Colonie, m'obligent à interrompre ce récit, que je reprendrai au premier jour.

(« Journal d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale », dans *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, Paris, Giffart, 1744, t. VI, p. 31-35.)



13

Tom 1 Pag 228

MYTHOLOGIE INDIENNE

Gravure tiree des Mœurs des Sauvages americains comparees aux mœurs des premiers temps du Père Lafitau (Paris, Saugrain 1724 t 1 p 228)